

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

X.

Pour amener son frère à prêter l'aide de son incroyable vigueur à Bricard, qui craignait d'être trop faible pour mener à bien son expédition, Mme d'Armangis se servit d'une bien simple ruse. Aussitôt l'entrée du comte dans la loge, elle débuta d'une voix triste :

— Jo t'ai fait venir, François, pour que tu participes au service que je veux rendre à une de mes bonnes amies, à cette heure plongée dans le désespoir, et dont je demande à te savoir le nom.

Puis, après une courte pause :

— Figure toi que la malheureuse, qui est mariée, a eu la faiblesse d'animer un misérable. Dès qu'elle a reconnu à quel être méprisable elle s'était donnée, mon amie a rompu. Malheureusement, elle avait écrit des lettres que l'infâme, fier d'être congédié, menace aujourd'hui de livrer à la publicité.

— Tu désires que j'aille les lui redemander ?

— Non, car je ne tiens pas à ce que tu te compromettes avec ce vaurien.

Toi, tu t'y prendrais en gentilhomme et il ne mérite pas de pareils procédés... C'est à peine s'il est digne d'être rossé par des laquais... Tu ne pourrais tout au plus que le menacer d'un duel... et cela ne ferait qu'aggraver la situation de ma pauvre amie... D'abord parce que le lâche refuserait le combat et qu'il se manquerait pas ensuite d'aller dire partout que cette femme

a voulu lui faire reprendre les lettres par son nouvel amoureux.

— Pourquoi donc réclames-tu mon aide ?

— Voilà. Si on ne réussit pas en tentant de racheter les lettres à cet homme... première mission à laquelle tu ne saurais t'abaisser... il faudra bien les lui arracher par la force... tâche

quo j'aurais honte de te confier, sans compter ma crainte de t'exposer à un scandale... car il est probable que le dévouillé, n'ayant plus en main de quoi perdre mon amie, s'efforcera d'arriver au même but en publiant la violence dont il aura été victime. Ton nom seul, paraissant dans une plainte ou un procès, prouverait en faveur de la vérité des allégations de ce misérable, dénué de preuves. On ne s'expliquerait ton intervention en cette affaire que par le chevaleresque désir de sauver une femme compromise. Il faut donc donner cette mission à quelqu'un qui, en cas de procès, ne serait qu'un personnage sans valeur.

Et montrant à de Valbao le domestique qui s'était tenu muet dans un coin de la loge, elle ajouta :

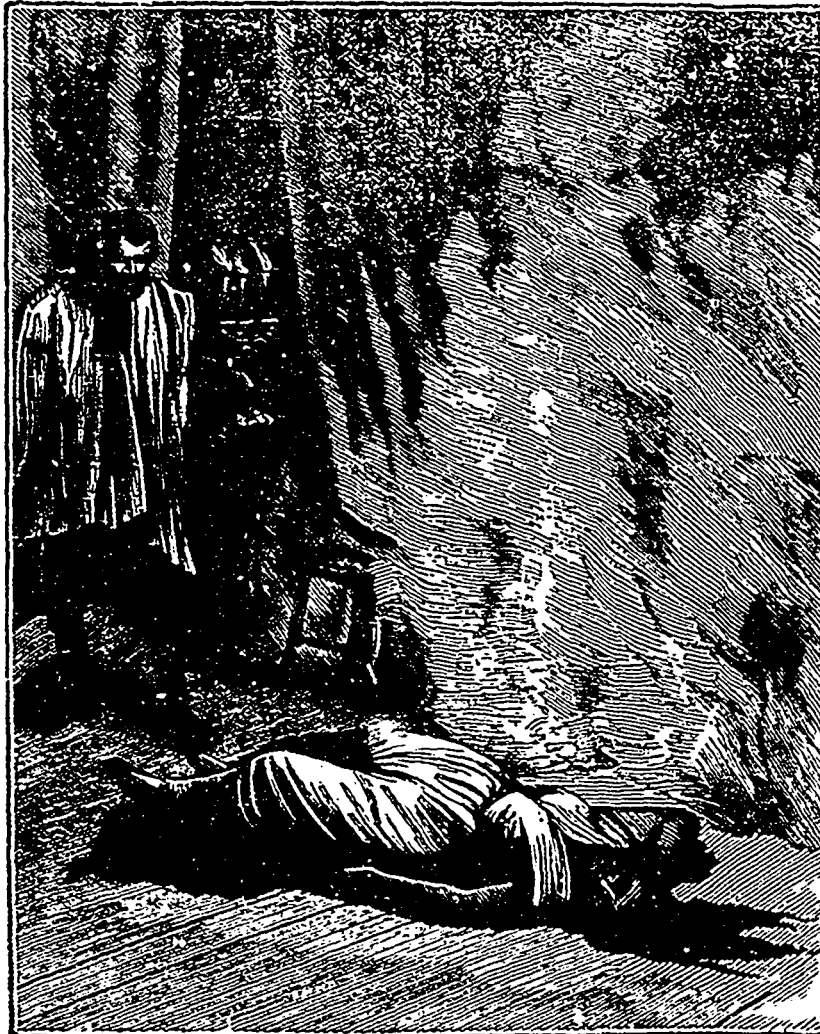
— Or, voici Bricard qui, à ses risques et périls, s'offre de tenter l'aventure.

— Eh bien, alors ? fit

François qui, du moment que Bricard se chargeait d'agir, ne comprenait pas pourquoi on s'adressait à lui.

Berthe eut l'air de n'avoir pas entendu et poursuivit en secouant la tête :

— Malheureusement, ce brave garçon n'est pas très-robuste et, paraît-il, celui auquel il s'attache est des plus vigoureux. Il



Le meurtrier examinait sa victime.

crain, tout seul, de n'en pouvoir venir à bout... Quelqu'un qui posséderait ta force herculéenne lui serait d'un bien utile secours.

Et, avant que de Valnao pût répondre, elle continua vivement :

— Oh ! un homme qu'on fourre de force dans une voiture... cela peut passer pour une farce, de carnaval... Puis Bricard monte tout seul avec le prisonnier pour lui faire entendre raison... et le tour est joué ! C'est à peine l'affaire de deux minutes... Alors tu pars où bon te semble, dès que la voiture a filé !

Après toutes ces phrases débitées à la hâte, la voix de Berthe se fit grave pour ajouter :

— Et, en agissant ainsi, on a la consolation de se dire qu'on a sauvé la réputation d'une femme !...

— Ainsi tu veux que je prête main forte à Bricard ? demanda le comte d'un ton étonné.

— Oui, François.

De Valnao partit d'un éclat de rire :

— Ignorez-tu, chère sœur, que tu réclames de moi un service que, pour vingt francs, le premier commissionnaire venu peut rendre à ce gargon ?

Mme d'Armangis prit un air indigné :

— Tu oublies qu'il s'agit de protéger l'honneur d'une femme.

— Soit ! mais Bricard n'est pas obligé de tout conter au commissionnaire. Il le paye pour enlever un ballot plus ou moins remuant, voilà tout... L'Auvergnat n'a pas autre chose à demander que son argent.

— Mais si, dans la lutte, le misérable qu'on enlève prononce un nom... des phrases... que sais-je ? ce commissionnaire les entend et le secret de mon amie lui appartient. Demain, il ira le vendre pour quelques louis... Que, plus tard, les tribunaux s'en mêlent, voilà un témoin tout prêt.

Malgré ce que put dire Berthe, son frère lui résista. Pour vaincre cette résistance qui allait l'empêcher de se débarrasser d'un ennemi, Mme d'Armangis eut une inspiration. Elle se jeta au cou de François et, à l'oreille, lui souffla d'une voix frémissante de terreur :

— Mais ne comprends-tu donc pas que c'est moi qu'il faut sauver, car c'est moi qui ai écrit ces malheureuses lettres !

Cette phrase suffit pour décider le comte.

— Au fond, je te demande peu de chose, continua Berthe. Toi et Bricard vous allez, à quelques pas de sa demeure, attendre cet homme. Dès que vous l'aurez prestement enballé dans ma voiture, qui stationnera non loin de là, tu t'en iras. Le reste est l'affaire de Bricard tout seul qui, si ses offres d'argent sont repoussées, s'emparera de force des lettres que le misérable porte toujours sur lui.

— Partons, dit de Valnao résigné.

Après avoir laissé respectueusement passer le comte devant lui, Bricard allait quitter la loge quand Mme d'Armangis lui dit vite et bas :

— Tue le jeune homme dans la voiture en marche et, par la portière ouverte, jette-le dehors... il y a cinquante mille francs pour toi.

Puis, tout haut, à son frère qui s'était retourné pour lui adresser un dernier adieu du seuil de la loge :

— Je pars aussi, reprit-elle. Je vous laisse ma voiture. Bricard va me trouver le premier fiacre venu pour rentrer chez moi.

Ce fut pendant ce court instant, employé par Berthe à

quitter sa loge, que Mme de Jozères, s'enfuyant de celle de Paul Avril, avait entraîné ce dernier à l'autre bout du couloir où s'asseyant sur une des banquettes placées en haut du grand escalier, elle avait guetté, au passage, le départ de Toto l'Arsouille.

Avant d'aller plus loin, expliquons d'abord en quelques mots la présence de Mme de Jozères au bal de l'Opéra.

Poussée par l'amour, pur et chaste, qu'elle avait voué à celui qui avait été sur le point d'être son époux, Léontine était venue au bal pour tenter d'arracher de Valnao à cette existence d'orgie et de bruyantes débauches à laquelle il demandait l'oubli de sa passion et des terribles secrets qui l'obsédaient.

En apercevant François près d'une femme masquée, un peu de jalousie avait conduit Mme de Jozères à se glisser dans la loge voisine, occupée par Avril.

Aux premiers mots, elle avait reconnu la voix de la sœur de M. de Valnao. Mais, si la jalousie lui avait d'abord fait prêter l'oreille, ce fut une inquiète curiosité qui la porta ensuite à écouter le reste de la conversation. Par un pressentiment de femme qui aime, elle comprit que Berthe attirait son frère dans un piège. Cet ordre de mort, soufflé par Mme d'Armangis à Bricard, fut pour Léontine l'horrible lueur qui éclaira cette vérité dont elle doutait encore.

— Comment le sauver de ce crime vers lequel on le pousse ? s'était-elle dit en frissonnant.

Tout révéler à François, c'était porter une effrayante accusation contre sa sœur et Léontine n'en avait ni le courage, ni même le temps. Cachée sous le masque, elle se contenta donc, quand de Valnao passa devant le groupe derrière lequel elle se tenait à côté d'Avril, de lui crier, en langue russe, cette courte phrase :

— Comte, méfiez-vous de Bricard !

Ainsi que nous l'avons dit en nos premiers chapitres, François avait d'abord tressailli au son de la voix, puis, après avoir vainement cherché sous quel masque, dans cette foule, s'abritait la donneuse d'avis, il avait répondu, en la même langue, avant de s'éloigner :

— Meroi pour le conseil.

Il était à peine parti qu'un poignante remords vint à Léontine de ne pas lui avoir tout dévoilé... Malheureusement il était trop tard !... Ce fut alors que l'amour lui inspira une étrange hardiesse. Elle, la femme vertueuse, osa pousser Avril à lui offrir à souper dans ce restaurant qu'elle ne quitta qu'au petit jour. Pour empêcher que de Valnao ne devint un involontaire complice dans cet assassinat, elle avait toute la nuit retenu près d'elle la victime promise au guet-apens.

Hâtons-nous de dire que Mme de Jozères s'était trop vite effrayée sur ce que devait faire le comte.

Après le départ de Mme d'Armangis, quand François s'était retrouvé seul avec Bricard, soit que l'avis reçu lui eût donné l'éveil, soit qu'il fût pris de dégoût en voyant la réputation de sa sœur confiée aux faits et gestes d'un laquais, il avait dit d'un ton sec :

— Va te coucher, Bricard. Je n'ai pas besoin de ton aide, dit-il.

— Est-ce que M. le comte a oublié les ordres que j'ai reçus de madame ? demanda le domestique après s'être remis de sa surprise première.

— Je me charge de tout. Indique-moi seulement en quel endroit il faut attendre cet homme et donne-moi son signal.

Cela ne faisait nullement l'affaire de Bricard, qui n'était

pas un gargon à lâcher une opération après laquelle l'attendaient cinquante mille fraucs.

—Pas de ça, se dit-il, je tenterai le coup sans aide. Puisque le comte me met des bâtons dans les roues, je vais l'envoyer attendre sous l'orme.

Et d'une voix obséquieuse :

—Ainsi, monsieur n'a plus besoin de mes humbles services ?

—Non. Dis-moi simplement ce que je te demande. Le signalement d'abord.

—Grand, maigre, se dandinant quand il marche, un pardessus blanc, un petit signe noir sous l'œil gauche.

—Bien, fit François prenant au sérieux ce portrait de fantaisie que lui donnait le domestique.

—Son nom, je l'ignore... je n'ai pas eu d'indiscrétion de le demander à madame. Quant à l'endroit, il demeure rue Royale... le numéro, je ne saurais le préciser... ce doit être du 5 au 9... L'individu revient de son cercle, toutes les nuits à quatre heures...

Quand il était parti, le laquais l'avait suivi des yeux en murmurant :

—Va sous l'orme, grand flamdrin qui crois que je renoncerais, pour ton bon plaisir, à palper cinquante jolis billets de mille ! Pendant que tu feras le pied de grue là-bas, je vais aller m'embusquer rue de la Victoire devant la maison du jeune homme... En route.

Lorsqu'il fut arrivé devant la maison, il promena son regard autour de lui :

—Où vais-je m'embusquer ? Eh ! eh ! voici qui fera parfaitement mon affaire... Je serai là dans un vrai four.

Il n'y avait pas une minute que Bricard était à son poste quand un pas pressé se fit entendre. Le valet avança prudemment la tête :

—Non, se dit-il, ce n'est pas mon homme... il est beaucoup plus grand.

Et il rentra dans sa cachette pour laisser passer celui qui venait.

Au lieu de suivre sa route, l'arrivant s'arrêta juste devant l'encoignure, en disant d'une voix basse, mais grondeuse :

—Pourquoi vous êtes-vous mis là ? Je vous ai averti que si l'on sortait de la maison on pouvait vous découvrir... C'est trop près, beaucoup trop près... voilà comme on rate une affaire bien menée... Allons, quittez vite la place... Est-ce que vous ne me comprenez pas ?

Et le domestique sentit une vigoureuse poigne le saisir au bras droit et l'attirer hors de l'ombre.

A la première surprise d'être ainsi arraché de sa retraite vint encore se joindre celle qui s'empara de Bricard en reconnaissant celui qui le malmenait ainsi. Cet étonnement fut si énorme que, sans y réfléchir, il s'écria :

—Comment, c'est vous, monsieur Caduchet ! Ah ça, la nuit, vous n'êtes donc ni gras ni sourd ?

Le dernier mot était à peine prononcé que les deux mains de fer de Caduchet se nouaient au cou du valet.

Quand elles lâchèrent prise, maître Bricard avait vécu. Il était étranglé !

Et voilà pourquoi Paul Avril, en rentrant chez lui, au petit jour, trouva son concierge Mathis tout désolé, non pas du décès de M. de Saint-Dutassa, qui était mort pendant la nuit, mais du tragique trépas de son ami Bricard, qu'une ronde de police avait relevé sur le pavé de la rue, en face de la maison.

Dans l'espoir qu'il pouvait encore être rappelé à la vie, les policiers, ou s'en souvient, avaient transporté Bricard sur le lit du concierge. Après la constatation du décès par un médecin accouru, les agents avaient procédé à la visite des poches. En trouvant vingt-sept louis dans un gousset, ils auraient conclu que l'assassin n'avait eu le temps de rien voler, si Mathis n'avait signalé la disparition d'une montre au boîtier, portant une inscription russe, dont feu Bricard faisait grand cas.

XII.

Tout était bien changé !

Car, maintenant, ce même Paul Avril, qu'elle avait tenté de faire assassiner, Mme d'Armangis l'aimait. Pour lui elle bravait le danger en allant l'attendre à Olichy-sous-Bois pendant trois jours.

Comme nous l'avons dit, il était un peu plus de cinq heures du matin quand son fiacre l'avait déposé à l'entrée du village.

A cette heure, en janvier, il fait nuit noire. Pataugeant dans la boue, grelottant sous la pluie froide qui tombait, Berthe gagna la cabane de Janerot pour lui demander les clefs de la maison.

—Ouvrez vite ! commanda-t-elle au paysan qui, aux coups impatients frappés sur la porte, s'était réveillé et s'informait, de l'intérieur, quel était ce visiteur matinal.

—Ah ! c'est vous, ma bonne dame ! s'écria d'une voix pateline le rustre qui, ayant reconnu la voix, s'empressa d'ouvrir.

Mme d'Armangis entra dans la grande et unique pièce du rez-de-chaussée. La salle était sombre et la faible lueur de la chandelle que portait le paysan n'arrivait pas à en dissiper complètement les ténèbres.

Pour mieux éclairer, Janerot tenait cette chandelle élevée au-dessus de sa tête et la lumière tombait en plein sur sa face sournoise et rusée. A la vue de cette figure, Berthe frissonna involontairement et, sous son châle, son bras serra nerveusement le petit sac dans lequel étaient enfermés des diamants. Cette impression fut de courte durée ; car, maîtrisant cette sorte de terreur, elle se dit aussitôt :

—Un rien, à présent, va-t-il donc m'effrayer ? Voilà que j'ai eu peur, un moment, de cette tête qui est simplement celle d'un idiot.

En effet, la physionomie de Janerot avait tout à coup donné raison à Mme d'Armangis. Bouche béante, la face grimée d'un hébâissement niais, les yeux écarquillés, il regardait l'arrivante avec une persistante fixité.

—Vous avez encore Victoire avec vous ? demanda-t-elle.

—Oui, ma bonne dame, tout à votre service.

—Vous et elle, il faut venir m'ouvrir la maison, me faire du feu, préparer une chambre, car j'arrive pour passer ici quelques jours.

—Oui, ma bonne dame, répéta Janerot.

Mais, loin de s'empresser, il restait en place, le regard toujours braqué sur elle.

Cette immobilité fit rire Berthe, qui reprit d'une voix moqueuse :

—Est-ce que vous vous êtes rendormi debout, Janerot ? Au lieu de vous remuer, vous restez là me regardant avec des yeux de somnambule.

Elle se trompait, car ce n'était pas tout à fait elle que contemplait, le paysan. Son regard était attiré par le scintillement des deux boutons d'oreilles qui, à la lueur de la chandelle,

brillaient dans la demi-obscurité de la salle comme de lumineuses étoiles.

—Elle a encore ces cailloux d'oreilles que Victoire prétend valoir si cher, se disait Janerot.

A l'interpellation de Mme d'Armangis, il revint de son extase et répondit d'une voix mielleuse :

—Madame est bonne à regarder. On a beau n'être qu'un paysan, on sait encore distinguer un laidron d'une belle femme et on aime à se régaler l'œil.

—Charmant ! fit Berthe railleuse ; mais, à votre galanterie, je préférerais un bon feu, car je gèle.

Le rustre alla au pied de la raide échelle de meunier qui menait à l'étage supérieur.

—Eh ! Victoire ! cria-t-il.

—Voilà ! répondit la voix de la fille.

Comme son père, elle s'était éveillée au bruit des coups frappés sur la porte et, en prêtant l'oreille à ce qui se disait en bas, elle s'était lentement habillée.

—Alors, Victoire, il faut reprendre votre service, annonça Berthe quand elle la vit paraître.

Et, tout en parlant, Mme d'Armangis, qui avait hâte de gagner la maison, se dirigea vers la porte de sortie de la chaumière.

Derrière elle, une courte mais fort expressive pantomime eut lieu entre le père et la fille. Du doigt, Janerot montra la grande dame qui s'éloignait, puis il porta vivement les mains à ses oreilles.

Victoire secoua la tête en souriant.

Lorsqu'elle atteignit le seuil, Berthe se retourna pour voir si elle était suivie :

—Que cherchez vous donc ? demanda-t-elle au paysan qui promenait son regard autour de lui.

—Est-ce que madame n'a apporté aucun bagage avec elle ?

—Oubliez-vous qu'à mon dernier départ j'ai laissé dans la maison tout ce dont j'ai besoin.

Dix minutes après, elle était installée devant un bon feu dans cette chambre à coucher que se rappelle le lecteur.

—Maintenant, vous pouvez vous retirer, dit-elle au couple.

—Madame n'a pas d'ordres à me donner ? demanda la sombre Victoire.

—Nul, dans le village, ne m'a vue arriver ici et je désire que ma présence soit ignorée de tout le monde.

—Madame peut être certaine que nous n'en ouvrirons pas la bouche. On aura beau venir nous questionner, nous serons muets comme des carpes, dit Janerot.

Puis, après une courte pause, il ajouta :

—Notre tâche sera facile... du moment que madame n'attend personne.

—Personne... sauf le jeune homme que vous avez déjà vu ici.

—Ah ! oui, le frère de madame.

—Précisément.

—C'est convenu, fit le villageois en saluant à reculons avant de se retirer.

Quand ils arrivèrent au bas de l'escalier, le père poussa Victoire dans la cuisine et, après avoir refermé la porte, il demanda brusquement :

—Tu dis que ça vaut cher, les cailloux qu'elle porte aux oreilles ?

—Elle en a là pour une vingtaine de mille francs.

Janerot regarda sa fille en silence pendant quelques secondes, puis d'une voix brève :

—Personne, dans le village, ne sait qu'elle est ici, on ne l'a pas vue venir.

—Dame ! c'est tantôt ! fit Victoire. Mais si le jeune homme qu'elle attend arrive dans la journée ?

—Nous lui dirons qu'elle n'est pas venue.

—Voilà le jour, reprit-elle ; ce sera pour la nuit prochaine. On s'éveille dans le pays, et les gens qui vont aux champs en longeant le mur de cette propriété pourraient entendre des cris. Tout vient à point à qui sait attendre.

—Va comme il est dit, accorda Janerot que l'arrivée du jour avait décidé à la patience.

Maintenant, entre Borth et Paul Avril, les rôles étaient changés. A son tour, Mme d'Armangis avait à souffrir oot éervant supplice de l'attente que le jeune homme avait enduré quand, le premier, il était arrivé au rendez-vous. La journée s'écoula donc avec une lenteur désespérante pour la grande dame.

Autant elle désirait ardemment la présence d'Avril, autant Janerot et Victoire la redoutaient.

Quand, sur les quatre heures, le jour tomba, Mme d'Armangis se rattacha à une espérance.

—Il me sait en péril et il aura attendu la nuit pour venir me rejoindre... il arrivera tard dans la soirée.

De leur côté, le père et la fille se livraient à une tout autre espérance.

—Tu vois que nous avons bien fait de patienter, disait Victoire... Pas plus de jeune homme que sur la main.

Et, sans transition, elle demanda :

—Est-ce que la fosse est prête ?

—Oui, là-bas, au fond du jardin.

Lorsque Berthe sonna pour que Victoire lui montât son crier, Janerot fit à sa fille cette recommandation :

—N'oublie pas d'entr'ouvrir la croisée qui éclaire le carré. Comme l'escalier oraque trop, nous monterons par la fenêtre avec une échelle.

Il pouvait être sept heures quand Mme d'Armangis tressaillit, palpitante de joie, au bruit de la clochette du jardin qui tintait violemment.

—C'est Avril ! se dit-elle.

Deux fois encore la clochette recommença son vacarme sans que Berthe entendît craquer le sable des allées du jardin sous les pas de celui qu'elle attendait.

—Victoire n'est donc pas là pour ouvrir ? se demanda-t-elle impatiente.

Et elle s'élança sur le carré pour crier par-dessus la rampe :

—Victoire, n'entendez-vous pas ? on sonne.

A cet appel, la voix de Janerot lui répondit d'en bas :

—Je reviens d'aller ouvrir, madame. C'étaient des polissons du village qui sonnaient par farce.

Mme d'Armangis retourna se mettre à sa table et, loin de perdre espoir, elle se répéta :

—Oui, c'est trop tôt... il n'arrivera que bien avant dans la nuit.

A ce premier coup de sonnette, Janerot et sa fille s'étaient regardés tout ébahis.

—C'est le jeune homme, avait soufflé Victoire. Ne va pas ouvrir. Il croira sa belle envolée et il filera.

Muets et immobiles, ils avaient écoutés les deux carillons qui s'étaient succédés.

—Plus rien ! fit Janerot après un assez long temps écoulé sans que la sonnerie recommençât.

—Il aura perdu patience. Tu devrais sortir et le suivre, histoire de savoir ce qu'il va faire, conseilla la cuisinière.

Le père partit, mais il n'eut pas plus tôt atteint la porte du jardin que, au lieu de sortir sur la route, il regagna vivement la maison.

Ce fut comme il rentrait dans le vestibule, que la voix de Mme d'Armangis se fit entendre du premier étage, demandant qu'on se rendît à l'appel de celui qui sonnait.

Après la réponse que nous savons, Janerot était revenu dans la cuisine.

—Ce n'était pas le jeune homme ? dit-il à sa fille.

—Qui donc alors ?

—C'était le facteur de la poste qui, impatienté qu'on ne répondît pas, a glissé sa lettre sous la porte... Tiens regarde... c'est pour elle.

Et il lui tendit la lettre.

Victoire la tourna et retourna entre ses gros doigts courts en examinant l'écriture et l'adresse.

—Écriture d'homme, dit-elle ! c'est sans doute l'amoureux qui annonce ne pouvoir venir.

—Ou qui prévient de l'heure exacte de son arrivée, avança le paysan.

—Nous sommes bien bêtes de nous casser la tête à deviner. Rien n'est plus simple que de savoir tout de suite à quoi nous en tenir, ricana la cuisinière qui, sans hésiter, décrocha la lettre.

—Lis-moi vite, dit curieusement Janerot qui, en fait d'instruction, avait arrêté le cours de ses études au moment où il allait apprendre à épeler l'alphabet.

La fille lut, des yeux seulement, l'écrit qui était fort court, car il n'avait que deux lignes.

—Il n'y en a pas long, mais c'est carré, murmura-t-elle à mi-voix en souriant.

—Eh bien ? fit le père.

—Il faut avouer que nous avons une rude chance tout de même. Pas plus de crainte à avoir que si nous regardions pousser l'herbe. La chose va marcher comme sur des roulettes.

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que tu peux aller combler ta fusse, nous n'en avons plus besoin.

—Bah ! est-ce que nous laissons voler l'oiseau ? demanda le paysan ébahi.

—Oh ! non, sois calme. C'est toujours affaire décidée. Mais, la chose bécotée, nous pourrions rester bien gentiment chez nous, au lieu de décamper après l'aventure.

—Alors, puisque tu veux que je comble la fosse, il n'y aura donc pas besoin de cacher... l'ouvrage ?

—Non... mais à une condition.

—Laquelle ?

—Nous devons nous y prendre adroitement... Il s'agira de ne pas trop friper la balle.

—Hein ? fit Janerot, ne comprenant rien à la signification du mot friper.

—Oui, il faudra éviter de lui faire de ces marques qui vous trahissent plus tard.

L'ahurissement du père allait toujours croissant.

—Ça me paraît difficile, dit-il. Elle ne se laissera pas faire... Nous devons toujours arriver à lui serrer le cou.

Victoire remua la tête.

—Ah ! reprit Janerot, tu n'es pas pour...

Et il acheva sa phrase par le geste de ses deux mains qui se rapprochèrent comme si elles étranglaient déjà la victime.

—Non, dit sèchement la cuisinière.

—C'est cependant ce qui fait le moins de bruit... et ça empêche de crier.

—On y arrive de même en étouffant sous un oreiller... et ça ne laisse pas de marquer des doigts, appuya Victoire, sans montrer la plus petite émotion.

—Tiens ! tiens ! c'est une idée ! fit le père.

—N'est-ce pas ?

—Et tu prétends qu'en procédant de cette manière nous n'aurons pas besoin, après, d'enterrer le corps ?

—Tu verras la suite.

L'assurance avec laquelle avait répondu sa fille fit évanouir le dernier doute du paysan, qui se frotta gaiement les mains en disant :

—Va pour les oreillers.

L'horloge de l'église du village se mit à tinter l'heure. Le calme de la nuit apportait chaque coup bien distinct à l'oreille des deux misérables qui, silencieux, écoutèrent en comptant.

—Onze heures ! elle doit dormir, reprit Janerot.

—Avant de nous aventurer là haut, tu ferais bien d'abord d'aller, dans le jardin, t'assurer si sa fenêtre est encore éclairée, proposa la fille.

—A quoi bon ?

—Avec de la lumière dans la chambre, elle nous voit entrer et elle évite une surprise première... alors elle se met en garde et nous résiste.

—Bah ! pour ce que ça l'avancera !

—Oui, mais contre cette résistance, il faudra employer la violence... alors arriveront ces marques que je veux tant éviter.

—Allons, je vais regarder si la poupée a soufflé sa bougie, dit le père cédant à cette raison.

Il reparut bientôt.

—Impossible de rien savoir... elle a fermé ses volets, annonça-t-il.

—Aucune lueur ne s'échappe-t-elle par une fissure des panneaux ?

—Aucune. A moins d'avoir le nez dessus, il est difficile de découvrir si les volets ont quelque trou par lequel on puisse reluquer ce qui se passe dans la chambre.

—Écoute, dit Victoire. Trop de prudence n'a jamais nui. Sais-tu ce que nous devrions faire ?

—Quoi ?

—A nous deux, nous allons transporter l'échelle placée devant la fenêtre du carré et nous l'appliquerons bien doucement sous la croisée de la partioulère... Tu monteras et tu chercheras si une crevasse dans le volet ne peut pas te permettre d'espionner la princesse.

—Bien, fit le paysan.

Cinq minutes après, l'échelle était dressée et le père commença, pieds nus, son ascension. D'en bas, la cuisinière, qui le regardait, le vit, après avoir longtemps quête un trou sur la face de chaque volet, appliquer son œil contre un des panneaux.

—Ah ! il a trouvé son affaire, pensa-t-elle.

Janerot resta cinq secondes à peine en observation, mais, paraît-il, elles lui suffirent pour voir un fort émouvant spectacle, car, aussitôt, sans se servir des échelons, il se laissa glisser sur les montants de l'échelle et arriva à terre, tremblant de tous ses membres, incapable de parler, en proie à une immense émotion.

—Vieus ! souffla la fille effrayée en l'entraînant dans la maison.

A la clarté de la lampe de la cuisine, lorsque Victoire examina la figure de son père, sa terreur cessa promptement. Cet extraordinaire et subit émoi du paysan, qu'elle avait attribué à une panique, était le résultat d'une indicible joie, joie insensée qui secouait Janerot dans tout son être et, tant elle l'étouffait, ne lui permettait pas de parler. Peu à peu, il reprit son calme et quand les paroles purent sortir de sa poitrine, il balbutia d'une voix fébrilement avide :

—Un soleil ! elle reluit comme un vrai soleil au plein midi !

—Explique-toi.

Le père attendit encore quelques secondes pour se remettre tout à fait, puis :

—Tu sais bien les cailloux d'oreilles ? dit-il avec l'accent d'une satisfaction féroce. Eh bien, elle est ruisselante de pierres pareilles !... même plus belles !... Aux bras, sur la poitrine, au cou, sur la tête, aux doigts, elle en est couverte !... et ça étincelle !... un soleil, un vrai soleil !... Ah ! il y en a pour de l'argent ! ! !

Janerot disait la vérité.

Persuadée que Paul Avril allait venir la rejoindre au milieu de la nuit, Mme d'Armangis, loin de songer au repos, avait pensé à cette prochaine entrevue :

—Si je me faisais bien belle pour le recevoir ? s'était-elle dit.

Et, dans la garde-robe apportée par elle au précédent voyage, elle avait choisi la plus provocante toilette, car il s'agissait d'éblouir le rebelle.

Puis, elle avait ouvert le petit sac et, peu à peu, son contenu avait passé à ses beaux bras, sur ses magnifiques épaules, dans sa splendide chevelure.

Elle comptait au dernier moment ne garder que deux ou trois de ces parures ; mais, en attendant, comme jeu, elle s'était amusée à entasser ces diamants sur elle.

—J'ai l'air d'une vraie châsse ! se disait-elle en se regardant, joyeuse, dans la glace.

Après quelques instants de contemplation, elle mit fin à la scène en ajoutant :

—L'excès en tout est un défaut. Enlevons maintenant les trois quarts de ces bijoux. Je veux éblouir Paul et non pas l'avouglér.

Elle portait la main sur le fermoir d'une des rivières, quand on frappa doucement à la porte.

—Je n'ai pourtant pas attendu craquer l'escalier ! pensa-t-elle, surprise qu'on fût parvenu jusqu'à sa porte sans qu'un gémissement des marches l'en eût avertie.

Puis, à haute voix, tout en cherchant à faire jouer le ressort un peu dur du fermoir de son collier :

—Qui est là ? demanda-t-elle.

—Je monte à madame une lettre qui vient d'arriver, répondit la voix tranquille de Victoire.

—Bien, je vous ouvre, dit Berthe, dont la porte était intérieurement fermée à clef.

O'était, à n'en point douter, une lettre d'Avril. Seul, il pouvait lui écrire. Quoi ? Refusait-il de la suivre ? Annonçait-il sa venue ? Toutes ces pensées se pressaient dans l'esprit de Berthe.

Dans sa hâte d'avoir la lettre, elle voulait promptement retirer ses parures, mais l'impatience rendait ses doigts inhabiles à venir à bout du fermoir.

—Je ne puis cependant paraître ainsi devant cette fille,

murmurait-elle, la vue de telles richesses lui inspirait de cupides pensées... car Victoire et son père ne sont pas du bois dont on fait les saints.

—Est-ce que madame est couchée ? demanda la cuisinière.

—Oui, attendez, je me lève.

Et cela répondu, Berthe souffla la bougie, on se disait :

—Je retirerai mes diamants après ma lettre reçue, le principal est que cette femme ne puisse les voir. Mon but est atteint en éteignant la lumière.

Alors, dans l'obscurité, elle alla ouvrir à Victoire.

Dorrière sa fille se glissa Janerot qui, dans le fumoir du rez-de-chaussée, avait pris un des larges oreillers du divan.

Au lieu de s'avancer droit devant elle, où devait naturellement se trouver Mme d'Armangis, Victoire tourna à gauche et marcha vers le lit en disant :

—Voici la lettre, madame.

Berthe, dans les ténèbres, se dirigeant vers la voix, se rapprocha du lit.

—Donnez, fit-elle.

Il y eut alors, dans les ténèbres, un bruissement sourd, une sorte de lutte étouffée, puis, après un court silence, la voix de Janerot souffla :

—Sacré tonnerre ! je la tiens !

—Sans la friper, tu sais ? pas de marques, recommanda Victoire.

—Sois donc tranquille. Elle a la tête prise entre l'oreiller et le matelas... Cours en bas chercher de la lumière, mais fais vite, car elle gigotte fièrement.

Quand Victoire remonta de la cuisine, d'où elle rapportait la lampe, Janerot, accroupi sur le lit, maintenait toujours l'oreiller sur la face de Mme d'Armangis, renversée en travers de la couche.

Le corps tremblait encore des dernières convulsions de l'épouvantable agonie.

—Je crois que c'est à peu près fini... mais ça n'a pas été sans peine... Bigre ! elle était nerveuse, la bonne dame, annonça le paysan.

Puis, après un petit temps :

—Là, fit-il, la voici bien sage à cette heure... et pas une marque ! pas une écorchure !... C'est bien proprement travaillé ! Ainsi périssent tous les criminels ! Dieu le veut ainsi.

Dans cette suprême lutte, les colliers brisés avaient éparpillé leurs diamants qui, à la lueur des bougies, étincelaient de mille feux sur le tapis sombre de la chambre.

Le meurtrier les montra du doigt à sa fille en disant avec un rire féroce :

—Jolies fraises à récolter ! Pendant que je vais faire la cueillette, conte-moi ce qui reste à exécuter.

—Au plus pressé d'abord ! prononça vivement Victoire en arrêtant son père qui se baissait.

Puis, désignant le cadavre, elle ajouta :

—Ses membres ont encore une chaleur qui les assouplit. Nous devons en profiter pour faire disparaître les contorsions produites par l'agonie. Enlève le corps, il faut que je refasse le lit.

Le paysan obéit et transporta sur le plancher du salon celle qui avait été Berthe d'Armangis.

Quand la cuisinière vint le rejoindre, elle le trouva tentant de retirer des oreilles les boutons de diamants.

—Ma foi ! j'y renonce, dit-il en la voyant paraître, je n'en-

tends rien à faire jouer ces manivelles-là. Retire-lui toi-même les cailloux.

—Non. Il faut, au contraire, les lui laisser, ordonna sèchement la fille.

—Lui laisser vingt mille francs ? s'écria Janerot qui bondit de violente surprise à cet ordre.

—Oui, les laisser... parce que, sans eux, il en reste assez pour contenter notre appétit.

—Bah ! j'ai un bon estomac, moi.

—C'est possible... mais à vouloir aussi prendre ces boutons, nous risquons de nous donner une indigestion qui nous ferait rendre le tout... indigestion mortelle qui vous tue en place publique, sur l'échafaud... je t'en prévions.

—Ah ! non... oh ! non... alors j'aime mieux rester sur ma faim ! fit le père qui retira vivement la main que, malgré l'ordre donné, il avait encore avancée vers les boucles d'oreilles.

—Nous pouvons enlever le reste, ajouta Victoire.

Et, faisant jouer les fermails, elle aida son complice à dépouiller le cadavre de toutes les parures qui n'avaient pas été arrachées dans la lutte.

—Pendant que je descends à la cuisine, fais ta cueillette, dit la fille en lui montrant les perles et diamants disséminés sur le tapis de la chambre à coucher.

Pas une pierre ne restait à ramasser quand Victoire repartit. Elle rapportait de la cuisine un grand réchaud rempli de charbon.

—As-tu fini ta récolte ? s'informa-t-elle.

—Oui, derrière moi une glaneuse perdrait son temps, je t'en réponds, dit le misérable en montrant le sac dans lequel il avait remis tous les bijoux.

—A présent, s'élève là, et va la déposer bien doucement sur le lit refait, dit Françoise qui, après avoir allumé ce réchaud qui répondait dans le salon, une épaisse fumée, se dirigea vers la chambre à coucher.

—Elle est encore fièrement belle, la princesse ! se dit Janerot resté seul, en examinant le visage de Bertho que la mort n'avait pas convulsé.

Puis le paysan déposa sa lumière sur la chaise qu'il releva, et exécuta l'ordre que sa fille venait de lui donner.

Alors, avant que le froid de la mort eût donné la rigidité du fer aux membres tordus par l'agonie, la hideuse créature allongea les jambes repliées, rapprocha les bras du corps, et, ramenant les mains sur la poitrine, elle les joignit dans l'attitude de la prière.

—Bien ! maintenant, nous pouvons attiser le réchaud, dit elle.

Et elle se mit à l'œuvre.

En devinant enfin l'intention de sa fille, Janerot poussa un cri de joie.

—Superbe idée ! s'écria-t-il. On supposera que la particulière s'est asphyxiée.

La cuisinière secoua la tête en souriant :

—Oh ! dit-elle, on ne fera pas que le supposer, on en sera persuadé.

—Pas possible !

—Les malins mêmes publieront la cause de son suicide.

—Et cette cause sera ?...

—Un désespoir d'amour ! ricana la sinistre créature en s'éloignant.

—Oh ! oh ! tu en es certain... on croira que c'est un désespoir d'amour ? reprit Janerot sur le ton du doute.

—Parfaitement. Il suffira de lire ce papier qu'on trouvera dans ses mains.

Tout en parlant, elle glissait entre les doigts de la défunte cette lettre venue dans la soirée pour Bertho, qu'elle avait interceptée et ouverte.

Puis, après avoir déposé l'enveloppe sur une petite table placée au chevet du lit, elle examina une dernière fois la victime, corrigea certains détails de la toilette, changea un peu la pose du corps et, enfin, s'écria d'une voix moqueuse :

—Adieu, la morte par amour !

Ensuite, se retournant vers son père qui serrait à deux bras le sac sur sa poitrine ;

—En route ! dit elle, il commence à ne plus faire bon ici pour des vivants.

Et les meurtriers quittèrent la chambre, où le charbon répandait ses mortelles vapeurs, après avoir pris le soin de tirer derrière eux la porte dont la clef était restée, intérieurement, à la serrure.

XIII.

Que contenait cette lettre qui donnait tant d'assurance à la fille de Janerot ?

Pour le savoir, il nous faut retourner en arrière à ce moment où la police pénétrait dans le domicile qu'avait habité le défunt chevalier.

En arrivant au salon, dans lequel se tenait de Valnac, le commissaire s'était retourné vers le vieux domestique qui, après lui avoir ouvert la porte, le suivait.

—Bourguignon, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

—Pour vous servir, répondit le vieillard en saluant.

—Veuillez m'écouter, reprit le commissaire. La police, mise sur la trace d'un crime inconnu, avait confié à un de ses plus habiles agents la tâche de surveiller deux coupables contre lesquels on ne relevait aucune preuve. En accomplissant sa mission, cet agent s'est trouvé lancé sur la piste d'autres forfaits qui, tous, se relient les uns aux autres.

La bouche béante, l'œil ziais, Bourguignon écoutait de l'air d'un homme qui ne comprend pas un seul mot de ce qu'on lui dit.

Le commissaire poursuivit :

—Quand il croyait n'avoir à épier que deux personnes, l'agent s'est donc vu en présence d'un groupe de six coupables. Loin de s'effrayer d'une pareille besogne, il l'a poursuivie adroitement, sans repos ni trêve, jusqu'au jour où instruit par lui, la justice n'a plus gardé de doute sur la culpabilité de ceux qu'elle fait surveiller. En conséquence elle...

Le magistrat fut interrompu par Bourguignon qui, en lui posant bien doucement la main sur le bras, demanda d'une voix respectueuse :

—M. le commissaire veut-il être assez bon pour m'apprendre à quel propos il me fait l'honneur de me conter tout cela ?

—Vous ne le devinez pas ?

Le vieillard leva les yeux au plafond, sembla se consulter et, en haussant les épaules, finit par dire d'un ton naïf :

—Pas le moins du monde.

—Parce que la police, tout en ayant la conviction morale de la culpabilité de ces gens, ne possède contre eux aucune preuve. Or, ces preuves existent...

—Ah ! tant mieux ! interrompit vivement le domestique. Oui, tant mieux ! ça fait toujours plaisir de voir des criminels enfin pincés.

Puis, après une légère pause :

—Seulement, reprit-il, M. le commissaire ne m'a pas encore fait l'extrême honneur de m'expliquer pourquoi il daigne me faire ces confidences.

—Parce que ces preuves, qui manquent à la justice, je viens vous les demander.

Cette fois, l'étonnement de Bourguignon fut incommensurable. Il recula de trois pas, les deux bras en l'air, en s'écriant :

—A moi ! Est-ce que vous croyez que je tiens un bureau de preuves ?

—Voyons, dit sèchement le commissaire, ne faites pas la bête, bonhomme... et comprenez-moi, je vous prie. Il n'est ici nullement question de vous. Je viens chercher la collection de pièces compromettantes que votre défunt maître avait réunie contre ces gens qu'il fréquentait.

Le digne serviteur se redressa de toute sa haute taille, et, fièrement, il répondit :

—Mon maître, sachez-le, ne fréquentait que d'honorables personnes, telles que le docteur Perrier, un prince de la science ; M. de Jozères, un vénéré magistrat ; M. d'Armangis, un noble gentilhomme...

A son tour, le commissaire l'interrompit et, tirant sa montre, il la consulta en disant :

—A cette heure, si les ordres ont été exécutés, tous ces gens là sont dans les mains de la justice... ou, s'ils sont parvenus à s'échapper, ils ne sauraient aller loin.

—Que m'apprenez vous là ! que m'apprenez-vous là ! bégaya Bourguignon d'une voix lamentable.

—Je ne vous apprends rien, prononça sévèrement le magistrat, et je vous somme de me livrer les papiers de M. de Saint-Dutasse.

Le vieux valet mit la main à sa poche et en tira un trousseau de clefs qu'il offrit au commissaire en répondant d'un ton triste :

—Vous me faites plus savant que je le suis, monsieur. Il se peut que les papiers existent, mais j'ignore où ils se trouvent. Tenez, voici les clefs ; visitez, fouillez partout et puissiez vous découvrir ces preuves !

Le commissaire prit le trousseau qu'il passa au plus proche de ses trois agents en leur faisant signe de commencer la perquisition.

A ce moment Caduchet apparut sur le seuil du salon. Il marcha vivement au magistrat, et d'une voix qui n'était pourtant pas assez basse pour que Bourguignon n'entendît, il lui souffla :

—On m'envoie vous dire de ne pas poursuivre la perquisition.

—Pourquoi ?

—Madame Perrier, le seul témoin, est morte. Ils l'ont tuée hier, dans la soirée.

—Raison de plus alors.

—Non. L'ordre est venu d'étouffer l'affaire au plus vite. Sans plus insister, le commissaire rappela ses hommes qui, déjà, furetaient dans les diverses pièces de l'appartement.

—Partons, commanda-t-il.

Avant de suivre son supérieur qui s'éloignait, Caduchet vint à M. de Valnac qui, brisé de douleur, la tête cachée dans ses mains, avait écouté la précédente scène entre le magistrat et Bourguignon à propos des coupables.

—Monsieur le comte, dit-il d'une voix émue, vous retrouverez Mlle Blanche d'Armangis et Mme de Jozères au couvent des Oiseaux, où je les ai conduites hier pour qu'elles ne fussent

pas témoins de ce qui devait se passer ; mais croyez moi, ne les en laissez pas partir avant d'avoir trouvé l'explication qui leur cachera la vérité sur le deuil qui les attend à leur sortie.

S'adressant ensuite au vieux serviteur, Caduchet reprit avec un sourire moqueur :

—Ces preuves existent, Bourguignon. Vous avez beau nier, je suis convaincu de ce que j'avance.

—Il faut bien le croire, monsieur Caduchet, puisque vous me l'affirmez... et que vous crochetez les portes des gens quand vous supposez qu'ils ne sont pas au logis, répliqua le vieillard goguenardant.

La figure de l'agent se fit sérieuse :

—Regardez-moi dans les yeux, reprit-il lentement, et vous y lirez que, pour ce que je vais vous dire, je ne tente pas de jouer au fin avec vous.

(A CONTINUER.)

Chaque semaine, nous envoyons les comptes à ceux de nos abonnés dont le terme est expiré, et, pour la régularité de nos livres, les prions de nous en faire tenir le montant immédiatement.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Le 6 Août prochain, nous commencerons la publication d'un nouveau roman historique des plus intéressants et d'un genre tout à fait nouveau.

LE ROI DES VOLEURS ou LA ROUTE DE L'ECHAFAUD !

Tel est le titre de ce nouveau feuilleton que tout le monde s'empressera de lire.

Après l'énoncé de ce titre, nous croyons inutile d'ajouter que ce feuilleton est bien plus émouvant que tous ceux qui ont été publiés en Canada jusqu'à ce jour.

Dites-le à vos amis.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, en sus des avantages ci-dessous, tout nouvel abonné d'une année et plus recevra la collection complète depuis 30 avril dernier jusqu'à ce jour.

● A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Drame de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halte*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Drame de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :— Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Boîte 1988.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,
475 rue Craig, Montréal.